

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 AVRIL 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

—Une mèche de cheveux très courts, noirset fins, qui ont été trouvés dans la main droite du cadavre.

M. Marais déplaça le papier, et tout aussitôt, presque malgré lui, tandis que de légers picotements lui passaient à fleur de peau, il entrevit la tête brune de Pierre de Sauves, avec sa chevelure coupée presque ras et les boucles rebelles de son front.

—C'est singulier ! pensa-t-il. Serait-ce lui le coupable ?

Mais il garda sa réflexion pour lui, serra la mèche dans son portefeuille et ne prononça pas une parole.

A cet instant, une rumeur profonde monta de la rue d'abord, de la cour ensuite.

—C'est le juge d'instruction M. de Courneuve, dit-il, qui arrive avec un substitut.

On les introduisit.

M. Manuel exposa de nouveau l'affaire et raconta ce qui avait été exécuté jusque-là.

—Le corps est dans une des pièces de l'usine, dit-il, en terminant.

—Et il ne peut y rester, déclara le juge, car l'odeur qui se dégage arrive jusqu'ici, c'est dangereux avec cette chaleur. Il faudrait le faire transporter à la Morgue, où l'on procédera à l'autopsie, si elle est encore possible.

—J'ai déjà télégraphié pour demander le fourgon de l'administration, déclara le commissaire.

—Il est arrivé en même temps que nous, dit le substitut. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur le juge, je vais m'occuper de cette translation qui va être difficile.

—Allez, mon cher ami, dit M. de Courneuve, mais prenez des précautions. Respirez de l'acide phénique répandez-en un peu partout.

—Oui, oui, n'ayez pas peur.

Le docteur Combes entra.

—Mme Chaniers est dans un état à faire pitié, dit-il. Le docteur Garniers qui est à côté d'elle est très inquiet de l'attaque de nerfs à laquelle la malheureuse jeune femme est en proie, et dont elle ne sort que pour tomber en syncope.

—Alors elle sait son malheur ?

—Elle a vu le corps au fond du bassin.

—Pauvre femme !

Le docteur Combes, sommairement, raconta ce qu'il avait vu et constaté, puis il sortit pour rejoindre M. Manuel et le substitut, afin de les aider tous les deux dans leur difficile et répugnante tâche.

M. Marais et M. de Courneuve restèrent seuls.

—Qu'est-ce que c'est que cette affaire-là ? demanda le juge.

—Très grave ! répondit le chef en avançant les lèvres.

—Quoi ! vous la connaissez donc ?

—Un peu.

—Voulez-vous me dire ce que vous en savez ?

—Volontiers. Il y a quinze jours à peu près, j'ai reçu un matin dans mon cabinet, la visite d'une très jolie fille de vingt ans environ, qui me déclara être la femme de chambre de Mme Chaniers.

—Heureux mortel ! dit tout bas M. de Courneuve, un magistrat dont la bouche gracieuse et les yeux fins étaient terriblement éloquentes.

M. Marais sourit avec indulgence et plus sérieux que le magistrat, il continua :

—Elle venait me faire une révélation qui me parut aussi bizarre que grave : le mari de sa maîtresse, M. Georges Chaniers, avait disparu depuis une quinzaine de jours.

Cette fois-ci, le juge dressa l'oreille, il ne plaisantait plus.

—Disparu ! répéta-t-il. Et cette déclaration vous était faite par une femme de chambre

—Ceci : J'ai conseillé à M. de Sauves de venir vous trouver lui-même. Il m'a dit : j'ai mes raisons pour ne pas le faire.

—Connaisait-elle ces raisons ?

—Nullement.

—Elle ne les soupçonnait pas non plus ?

—Pas davantage.

—Qu'avez-vous fait ?

—J'ai cherché, sans rien trouver naturellement Et j'ai eu de forts soupçons.

—Contre M. de Sauves ?

—Evidemment.

—Quel homme est-ce ?

—Trente ou trente-cinq ans. Ex-élève de l'École centrale, fils de M. de Sauves, l'ancien agent de change, s'est ruiné pour payer jusqu'au dernier sou les dettes du père. Veuf d'une femme qu'il adorait, a élevé sa sœur qui l'aime et l'estime au-dessus de tout. Jusqu'ici paraît avoir un caractère où personne n'a découvert un défaut ni une faiblesse.

—Pas violent ?

—Un peu. Surtout absolu dans ses idées.

—Ah ! Les deux beaux frères étaient-ils d'accord ?

—Je ne sais pas, mais l'instruction vous le dira aisément.

—Connaissez-vous M. de Sauves ?

—Je ne l'avais jamais vu avant le jour où je suis venu lui apporter le résultat de mes recherches.

—Quelle impression vous a-t-il fait ?

—Une excellente. J'étais extrêmement prévenu contre lui. Mes soupçons ont encore augmenté quand j'ai vu la contrariété profonde que lui causait la démarche de Suzanne Vergnes. Mais peu à peu, devant son clair regard, sa physionomie très ouverte, sa loyauté répandue sur toute sa personne, mes soupçons se sont envolés comme la poussière sous le vent.

—Vous êtes poète, mon cher Marais, dit M. de Courneuve avec son fin sourire. Au parquet, nous savons tous cela.

M. Marais rougit violemment.

En effet, on l'accusait volontiers de bâtir des romans avec ses affaires.

La vérité est que son métier le passionnait, qu'il le faisait avec un amour et une intelligence, une énergie, une clairvoyance que les juges d'instruction en général, et M. de Courneuve en particulier, le plus têtue de tous, ne lui pardonnaient pas.

Mais le juge vit le sentiment désagréable produit par

sa remarque sur l'esprit de M. Marais.

Comme sous le magistrat aux idées préconçues il y avait un esprit aimable et un homme bien élevé, il s'empressa d'ajouter :

—Alors, il vous est resté une bonne impression de M. de Sauves ?

—Parfaite. Mais je ne m'en suis pas rapporté à cette appréciation toute d'épiderme, puisque je ne le connaissais pas, et j'ai voulu avoir des renseignements sur son compte.

—Et ils ont été bons ?

—Ce sont ceux que je vous ai dits tout à l'heure.

—Diable !... Où est M. de Sauves ?

—Parti depuis hier en voyage.

—Sûrement, ou en fuite ?

—Je ne le crois pas, on le dit à Lille pour affaires. Mais nous le saurons toujours.



Oui, répondit le magistrat. Jusqu'à preuve du contraire, M. de Sauves a assassiné son beau-frère.—P. 26, col. 2

—Qui venait naïvement me supplier de retrouver ce maître perdu, car sa maîtresse, qu'elle adorait, allait, disait-elle, en mourir de chagrin.

—Il n'y avait donc personne dans cette maison pour venir à la place de cette jeune fille ?

—Si, il y avait d'abord Mme Chaniers qui était entre la vie et la mort.

—Et ensuite ?

—Le frère de madame Chaniers, M. Pierre de Sauves, l'inventeur de l'industrie exploitée dans cette usine-ci, et l'associé de M. Georges Chaniers, le disparu.

—Ah ! pourquoi depuis quinze jours n'avait-il pas fait cette déclaration lui-même ?

—J'ai trouvé au premier abord la chose si grave, que je l'ai demandé à Suzanne Vergnes, la femme de chambre.

—Que vous a-t-elle répondu ?